

Avec **Sebastião Salgado**



Il était mondialement connu pour ses photos d'actualité et son combat en faveur de l'environnement. Grand témoin de la condition humaine et de l'état de la planète, le photographe franco-brésilien Sebastião Salgado, connu pour ses grandes photos en noir et blanc de peuples défavorisés et de la forêt amazonienne, est mort le vendredi 23 mai 2026 à 81 ans à Paris.

Né le 8 février 1944 à Aimorés, dans le Minas Gerais au Brésil, économiste de formation, il s'était exilé en France en 1969 pour fuir la dictature militaire avec sa future épouse, Lélia Wanick, avec qui il a eu deux fils. Diplômé en économie, employé de l'Organisation internationale du café, il voyageait parfois en Afrique. Et c'est dans ce continent qu'il a commencé à s'adonner à la photographie, avec un appareil offert par Lélia.

« "Je me suis rendu compte que les instantanés me procuraient plus de plaisir que les rapports économiques" » Salgado a donc décidé de faire de la photographie son métier, quitte à refuser un poste à la Banque mondiale. En Afrique, où il se sentait "*comme à la maison*", le Brésilien a fait ses premiers reportages sur la sécheresse et la famine au Niger où en Éthiopie.

Engagé par la légendaire agence Magnum en 1979, Salgado s'est offert son premier scoop deux ans plus tard, en prenant 76 photos en 60 secondes lors de la tentative d'assassinat du président américain Ronald Reagan, à Washington. La consécration mondiale est venue en 1986, avec ses photos iconiques de la fourmilière humaine de la Serra Pelada, au Brésil, où il a côtoyé des orpailleurs recouverts de boue trente-cinq jours durant dans

la plus grande mine d'or à ciel ouvert du monde. Il est également l'auteur d'*Exodes* (2000), sur les migrations forcées dans quarante pays.

Sebastião Salgado laisse un héritage unique en images de ses centaines de voyages à travers la forêt amazonienne mais aussi à travers la planète, du Rwanda à l'Indonésie, du Guatemala au Bangladesh, capturant avec son objectif des tragédies humaines comme la famine, les guerres ou les exodes massifs.

Il concevait la photographie comme "*un langage puissant pour tenter d'établir de meilleurs rapports entre les hommes et la nature*", rappelle l'Académie des Beaux-Arts française dans sa biographie. Il travaillait presque exclusivement en noir et blanc, qu'il considérait à la fois comme une interprétation de la réalité et une manière de traduire la dignité irréductible de l'humanité.

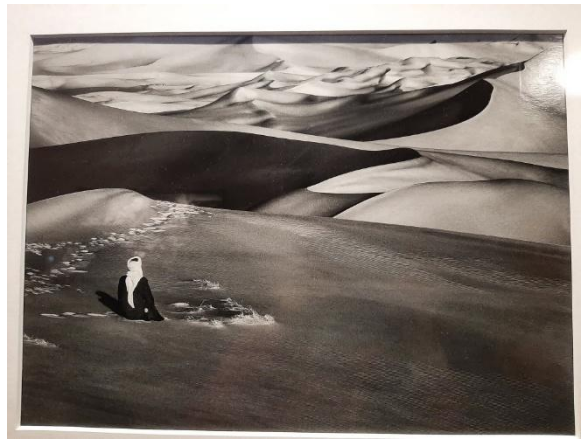
De Brasilia, le président brésilien Lula a rendu hommage à son compatriote, "*notre compagnon Sebastião Salgado, si ce n'est le plus grand, l'un des plus grands et meilleurs photographes que le monde ait connus*".

[Rédaction Polynésie la 1ère](#) , AFP

Revenus de l'exposition proposée par la Mairie de Paris à l'Hôtel-de-Ville, nous avons retrouvé et choisi une image du photographe disparu.

Il convenait tout d'abord de se situer dans la photographie. Ensuite, d'évoquer, en dehors de l'image choisie le ressenti éprouvé par nous-mêmes, puis de tenter d'imaginer l'intention du photographe, et de souligner l'intérêt spécifique de l'image choisie. Enfin par l'écriture venant en commentaire de la photographie noir et blanc, il nous appartient de retrouver un monde primitif...

Vers la pleine conscience / Alix Duong



Mon futur est aussi mon présent, ma peur. Ma peur d'être seul, ma peur de souffrir de chaleur. Je traverse les dunes, vers où ? Je ne sais pas. Vers l'inconnu, l'infini vers la mort peut être. Sans eau, sous le soleil qui frappe. La chaleur qui m'étouffe... Le soleil me brûle la peau, ma tête tourbillonne, je m'effondre. Étourdi, je m'assois et essaie malgré tout d'admirer le paysage nu, désertique et le silence pesant.

Le désert prend une ampleur continue, celle de la nature, mortelle et immortelle. La solitude me fait peur, hors elle peut être source de méditation. De recommencement, de renouveau. Un temps à soi. Je profite alors de l'instant présent sans appareil photo, sans croquis...je me submerge de ce qui s'offre à moi tout simplement.

La pleine conscience...

Les souvenirs viennent en désordre... /Fabrice Troupenat



Une sorte de tipi évidé de sa peau de bête, un ou deux traineaux, des chiens, une étendue neigieuse. Une tribu inuit au nord du continent américain ou peut-être un autre peuple au pôle Sud. Comme sur une autre photo ces deux hommes sur un frêle esquif au milieu d'un lac, un père et son fils, deux frères peut-être, d'âges différents mais tous deux dans la force de l'âge ?

Ces deux images donnent à voir la fragilité de la condition humaine. Voyages en terre inconnue. Peuples dits premiers, si éloignés de notre mode de vie et pourtant si proches de notre humanité commune.

Arts premiers, peinture naïve, arte povera, art brut. Si loin et si proche.

L'être et l'ailleurs, sous-titre de l'exposition Charles Cordier à Orsay.

Freud disait de la maladie que le sujet n'est plus maître chez-lui. Qu'est-ce que chez-soi? La d'où l'on vient ? Là où l'on vit ? Souvent ce sont les plus proches qui s'opposent les uns aux autres, vieux principe des frères ennemis depuis Abel et Cain, l'ennemi est rarement très loin, le pays, parfois le département d'à côté.

Le groupe ou la meute ? Solitude du vieil homme dans le désert qui pourtant saura retrouver son chemin pour rentrer parmi les siens. Tous retrouveront le village le soir venu. En russe le mot *mip* мир désigne à la fois le village paysan, le monde et la paix. Pour les serfs, le servage n'est aboli que vers 1860, le monde se réduit au village.

Je me souviens en 1985 d'une avenue de Saint-Pétersbourg, alors encore Leningrad, bordée d'inscription *миру мир* mirou mir, au monde la paix d'un côté, et sur les réverbères du trottoir d'en face *слова труда* slova troudou gloire au travail.

Autre époque, autre lieu, mais toujours la paix comme condition préalable à la vie. Ce sont souvent les guerres, la faim ou la dictature qui poussent à l'exil, qu'il soit intérieur ou extérieur. Les souvenirs viennent en désordre. Le monde a changé, le bipolaire est paraît-il devenu multipolaire, à moins que le monde bipolaire soit devenu schizophrène ?

Ou juste multiculturel ? Le melting-pot américain fait plutôt penser au mélange de l'huile et de l'eau. Poutine n'a guère de commun avec Staline que la brutalité, même si la thérapie de choc sous Eltsine inspire peu de nostalgie. La suite ? Qui vivra verra...



Au fil de l'eau, à la place du photographe

Je peux me mettre à la place du photographe et évoquer son intérêt pour ce cliché. Pourquoi ces deux hommes, vaquant à leur quotidien ?

Comme tous les preneurs d'images, il cherche l'inattendu et capture en solitaire. Son œil avisé derrière l'objectif a décidé du déclic final. Il aura su attendre durant des heures, sans faire de bruit, sans heurter la moindre feuille. Il est sous le charme de sa photo. Elle lui a demandé tellement d'efforts, de sacrifices, de mauvaises postures qu'elle en est devenue son bébé, son tout petit. Elle grandira sous le regard des autres. Prendra ainsi son envol et lui, passera à une autre. Le principal reste le partage des œuvres artistiques avec le plus grand nombre d'entre nous.

Au fil de l'eau, dialogue entre les deux protagonistes

Pablo :

- Ne te retourne pas, paparazzi derrière nous,

Ramirez :

- Pas possible ! c'est pas la période !

Pablo :

- Justement il sera tout seul et va en profiter !

Ramirez :

- Il est déjà en train de mitrailler !

Pablo :

- Vu que nous sommes de dos il va encore en profiter pour prendre des trophées de nos derrières...

Ramirez :

- Germaine ne supporte plus qu'on fasse des clichés de mes fesses ! elle est d'une jalousie malade !

Pablo :

- On apparaît même dans des revues scientifiques

Ramirez :

- Je ne suis plus d'accord il va falloir qu'on en parle au chef et que l'on monte un syndicat...

Pablo :

- Tu sais nous pouvons utiliser un autre système. Je t'explique : on le laisse prendre tout ce qu'il veut à l'unique condition qu'il nous laisse photographier son popotin..

Ramirez :

- ça me plaît bien ! mais continue de pagayer car je suis attendu pour la soupe.

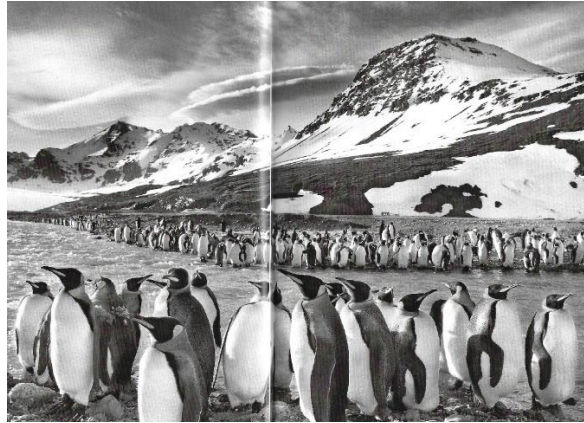
Au fil de l'eau, mon ressenti

Je me laisse envahir par cette moiteur qui favorise cette brume envahissante, étouffante. En la pénétrant, on y perd son chemin, sa destinée. Elle est épaisse à couper au couteau. Le ciel la rejoint, ils ne font plus qu'un. A présent, elle dissimule la végétation de l'autre rive. Sur leur frêle embarcation deux hommes traversent la rivière. Ils assurent un quotidien celui de leur clan. Peut-être vont-ils pêcher ou chasser ?

Il faut avouer que cette humidité tient plus du songe que la peur. Elle me berce ne m'effraie pas. C'est sa façon d'attirer notre regard sur la créativité de mère Nature.

Merci à ce photographe de nous avoir enrichi, l'espace d'un instant, d'un retour de voyage.

Quel manchot ! / Texte d'Arlette Bourse



Mais qu'est-ce qu'ils font là-bas, devant ? Pourquoi sont-ils si pressés ? C'est toujours le même groupe qui se met en avant, ils se croient meilleurs que nous ?

Ils doivent sûrement partir à l'aube, car on ne peut pas courir nous, pauvres manchots empereurs ; c'est vrai que l'on est un peu empotés, on se dandine lamentablement.

En même temps, pourquoi vouloir se déplacer vite, ici ? Nous vivons au même endroit ou pas très loin toute notre vie, et nous avons tout notre temps pour bouger.

La seule chose qui nous importe est de pouvoir plonger pour chercher notre nourriture, et faire un petit, qu'il faudra nourrir aussi, jusqu'à ce qu'il plonge à son tour pour s'alimenter, et faire un petit qu'il devra nourrir, et ainsi de suite !

Mais notre habitat se réduit, notre nourriture se fait plus rare. Peut-être sommes-nous trop nombreux ? Nos femelles ne font qu'un seul œuf à chaque fois, et certains petits ne peuvent pas survivre à cause des orques, phoques et autres prédateurs.

Les rares humains qui viennent ici nous regardent à travers d'un drôle d'appareil. C'est donc ça que sont allés voir les autres ? J'espère qu'ils sauront répondre à mes interrogations.

En attendant, autant aller s'amuser sur la banquise, faire des glissades, plonger dans la mer, attraper un poisson ou deux, en offrir un à une jolie manchote pour la séduire ... La belle vie quoi, foi de manchot !

Simplicité apparente / Texte de Patricia Baud



De cette simplicité apparente, l'ordre établi à chaque étape se profilait en lendemains. Il se faisait tard pour les corps fatigués bien qu'encore tôt pour la fin de journée. Chacun jouait à cache-cache, non pour s'extraire de la vue des voyageurs mais chaque humain connaissait comme un rituel son devoir collectif. La survie des êtres, faune et autres vivants en dépendait.

Affairés avant l'obscurité, la petite fourmillière nomade reprenait des allures de cité. Tout ce monde se précipitait dans des gestes stables et rassurants. Une domination du temps à l'échelle microscopique rythmait les places et les conduites.

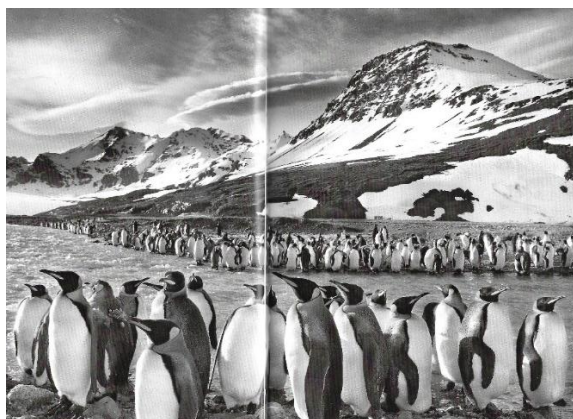
Les cercles se formaient et les bêtes prioritaires recevaient leur comptant d'effort. L'organisation était parfaite comme un pendant, une réplique de la sphère étoilée nous couvrant d'une constellation maternelle, protectrice.

L'éclat d'autres mondes apparaissaient comme le signe d'un grand Tout qui se partage. Les certitudes disparaissaient pour laisser parler les intuitions et les sentis. Les solitudes aussi se relativisaient.

L'immensité semblait apprivoiser plutôt qu'exclure. L'infini se déplaçait dans des molécules de vie. Un bien-être se propageait, communion des vivants à la nature inerte, sentinelles bienveillantes. Elles rappelaient, à la moindre présence, minérale, biologique ou chimique, le lien. Les maillons essentiels se formaient dans une même unité.

Nous n'étions pas seuls et ce crédo devait rendre les choix, attentifs...

Le fameux rendez-vous... / Texte d'Alain Bellet



Le rendez-vous avait été fixé plusieurs années en avance. Et les trois-cent-mille couples de Manchots Royaux avaient promis d'honorer l'événement de leur présence.

C'était en novembre 2009, tout le long de la baie de St-Andrew en Géorgie du Sud. Un seul mot d'ordre, venir et se compter, avec la conscience aiguë du rapport de force, face aux poignées d'humains des terres sauvages et enneigées.

En queue de pie originale, les grands oiseaux des glaces se savaient admirés par la plupart de ceux qui leur rendaient visite à l'autre bout du monde.

Croyant découvrir des pingouins-empereur, il tombait nez à nez avec la lignée aristocratique de la Manchote, avant d'être dilués parmi les traîneurs de sabre et autres aventuriers en mal d'empire. L'empereur descend d'un coup d'État, l'aristocrate d'une lignée de noblesse qui se perd dans les racines de la terre.

Les colonnes s'étaient mises en mouvement plusieurs mois auparavant. Et sans dévier d'une orientation connue, elles progressaient à pas lents, entre Banquises et Océan Arctique. Le poisson ne manquait pas sous les glaces. Et d'aventure, les grands becs s'affairaient à l'heure dite. Celle qui marque la pause, comme un grand carnaval au repos, le bec dans l'eau et le repas avalé. Puis la grande colonne reprenait le fil de son voyage.

Moi, j'ai été chargé de consigner les émotions, les doutes, les ressentis de notre beau peuple venu au costume de gala, pour s'affirmer enfin dans le grand bal de la diversité vivante. J'allais d'un groupe à l'autre et dans un souffle discret, je les questionnais, un grand carnet dissimulé sous mon aile gauche. Je gagnais alors un endroit discret et consignais mon reportage avec précaution, reproduisant les gestes qu'un explorateur m'avait enseigné jadis.

J'étais maître manchot, devenu le ministre des traversées comptées, le preneur de mémoire de tout un peuple en errance volontaire.

Plusieurs de mes élèves me relayaient parfois pour ne pas oublier une parole, un point de vue, un témoignage. Le soir venu, dans un bivouac rapidement établi, nous échangeons nos réflexions et nos découvertes.

Le jour du grand arrêt, il me reviendrait l'honneur de présenter la synthèse d'un peuple en marche.